

Rodéric, qui disait tout à Clara, lui fit part de ses remords et de son malheur; ce fut la première fois qu'il lui parla d'amour. Elle le reçut fort mal; mais cette étrange manière de déclarer sa passion ne le rendit que plus intéressant aux yeux de la jeune Romaine. Tel est l'amour dans ces âmes passionnées; les plus grands défauts, les crimes, les désavantages les plus extrêmes, loin d'éteindre l'amour, ne font que l'augmenter. « J'aimerais mon amant quand il serait voleur! » me disait madame L***, par qui j'ai su l'histoire que je raconte.

Tout ceci se passait pendant l'année que Lucrèce employa à nouer sa noire intrigue avec Martina. On était dans les grandes chaleurs de la fin d'août; il y avait déjà plusieurs mois qu'il n'existait plus d'autre bonheur pour Clara que celui de voir Rodéric de deux jours l'un au parloir, et l'autre jour dans l'église. Religieuse exemplaire et nièce favorite de l'abbesse, elle jouissait d'une grande liberté; souvent, ne pouvant dormir la nuit, elle descendait au jardin.

Le 29 août, vers les deux heures du matin, ainsi qu'il a été prouvé dans le procès, elle quittait le jardin à pas lents et rentrait dans sa cellule. Comme elle passait devant la petite porte destinée aux gens de service, elle s'aperçut que la barre transversale, qui ordinairement passait dans des anneaux de fer scellés dans le mur et dans un autre anneau fixé dans la porte et fermait celle-ci, n'avait pas été placée; elle continuait son chemin sans songer à rien, lorsqu'une petite clarté sombre qui passait entre les deux battants lui montra que la porte n'était pas même fermée à la clef. Elle la poussa un peu, et vit le pavé de la rue.

Cette vue jeta le trouble dans son âme. L'idée la plus extravagante s'empara d'elle; tout à coup elle détache son voile, dont elle se fait une sorte de turban; elle arrange sa guimpe comme une cravate, la grande robe flottante de soie noire de

son ordre devient une sorte de manteau d'homme. Ainsi vêtue, elle ouvre la porte, la repousse, et la voilà dans les rues de Catanzara, allant faire une visite à Rodéric Landriani.

Elle connaissait sa maison, qu'elle regardait souvent du haut de la terrasse qui forme le comble du couvent. Elle frappe en tremblant, elle entend la voix de Rodéric qui réveille son domestique. Celui-ci monte au premier étage pour voir qui frappe, il redescend, ouvre; le vent de la porte éteint la lampe qu'il venait d'allumer, il bat le briquet; pendant ce temps, Rodéric s'écrie de la chambre voisine: « Qui est-ce? que me veut-on? — C'est un avertissement qui intéresse votre sûreté, » répond Clara en grossissant sa voix.

Enfin la lampe est rallumée, et le domestique conduit à son maître le jeune homme qui lui apportait cet avis. Clara trouva Rodéric habillé et armé; mais, voyant un très-jeune homme tout tremblant et qui avait l'air d'un séminariste, Rodéric déposa le tromblon qu'il avait à la main. La lampe éclairait mal, et le jeune homme était si ému, qu'il ne pouvait parler. Rodéric prit la lampe, l'approcha de la figure de Clara, et tout à coup la reconnaissant, il poussa son domestique dans l'autre pièce, et dit à Clara: « Grand Dieu! que venez-vous faire ici? Le feu a-t-il pris au couvent? »

Ce mot ôta tout son courage à la pauvre religieuse, elle commença à voir toute l'étendue de sa folie. Le froid accueil de l'homme qu'elle adorait sans le lui avoir jamais dit la fait tomber presque évanouie sur une chaise; Rodéric répète sa question, elle porte la main sur son cœur, se lève comme pour sortir, et les forces lui manquant de nouveau, elle tombe tout à fait sans connaissance.

Peu à peu elle revient à elle, Rodéric lui parle, et enfin, par le silence prolongé de Clara, il comprend l'étrange démarche de son amie. « Clara, qu'as-tu fait? » lui dit-il. Il la serrait

dans ses bras ; tout à coup il la replace sur une chaise, s'éloigne un peu, et lui dit avec fermeté : « Tu es l'épouse du Seigneur, tu ne peux m'appartenir, le crime serait horrible pour toi et pour moi ; repens-toi de ton péché. Demain matin, je quitterai Catanzara pour jamais. » Ce mot affreux la fit fondre en larmes. Landriani passa dans la pièce voisine ; il reparait bientôt couvert d'un grand manteau. « Comment êtes-vous sortie ? — Par la porte près de la cuisine, que j'ai trouvée ouverte par hasard, bien par hasard. — Je comptais vous mener à mon oncle..., il suffit, » dit Rodéric en lui présentant le bras, et, sans ajouter un mot, il la reconduit au couvent. Ils trouvèrent la petite porte dans l'état où Clara l'avait laissée, environ trois quarts d'heure auparavant. Ils entrèrent doucement, mais Clara ne pouvait plus se soutenir ; Rodéric lui dit avec tendresse : « Où est ta chambre ? — Par ici, » répondit-elle d'une voix mourante ; elle avait indiqué le dortoir du premier étage.

En montant l'escalier, Clara craignant d'être méprisée de son amant et sentant qu'elle lui parlait pour la dernière fois, tomba tout à fait évanouie sur les marches. Une lampe allumée devant une madone lointaine éclairait faiblement cette scène. Landriani comprit que son devoir lui ordonnait d'abandonner Clara, qui désormais était dans son couvent, mais il n'en eut pas le courage. Bientôt des sanglots convulsifs sont sur le point d'étouffer Clara. « Le bruit de ses pleurs peut attirer l'attention de quelque religieuse, se dit Rodéric, et ma présence ici la déshonore. » Mais il ne peut se résoudre à la quitter en cet état ; elle était incapable de se soutenir et de marcher, ses sanglots l'étouffaient ; Rodéric la prend dans ses bras. Il redescend vers la porte par laquelle il venait d'entrer et qu'il savait devoir être près du jardin. En effet, après avoir fait quelques pas dans le corridor, près de la porte, toujours por-

tant Clara, il aperçoit le jardin et ne s'arrête que dans la partie la plus éloignée des bâtiments, tout à fait au fond. Là il dépose son amie sur un banc de pierre caché dans un bosquet de platanes taillés fort bas.

Mais il avait serré trop longtemps dans ses bras une jeune fille qu'il adorait ; arrivé sous les platanes, il n'eut plus le courage de la quitter, et enfin l'amour fit oublier la religion. Quand l'aube du jour parut, Clara se sépara de lui, après lui avoir fait jurer mille fois que jamais il ne quitterait Catanzara. Elle vint seule ouvrir la porte qu'elle trouva non fermée, et veilla de loin sur la sortie de son amant.

Le jour suivant, il la vit au parloir ; il passa la nuit caché dans la rue près de la petite porte, mais vainement Clara essaya de l'ouvrir ; toutes les nuits suivantes, elle la trouva fermée à clef et avec la barre. La sixième nuit après celle qui avait décidé de son sort, Clara, cachée dans les environs de la porte, vit distinctement Martina qui arrivait sans bruit. Un instant après, la porte s'ouvrit et un homme entra, mais la porte fut soigneusement refermée ; Clara et son amant attendirent jusqu'à la sortie de cet homme, qui eut lieu à la petite pointe du jour. Ils n'avaient de consolation que celle de s'écrire. Dans la lettre du lendemain, Rodéric dit à son amie que l'homme plus heureux que lui était le vetturino Silva, mais qu'il la suppliait de ne faire aucune confidence à Martina. Bien éloigné maintenant de ses scrupules religieux, Landriani proposait à Clara de pénétrer dans le couvent par le mur du jardin ; elle frémit du péril auquel il voulait s'exposer : ce mur, bâti dans le moyen âge pour défendre les nonnes contre les débarquements des Sarrasins, a quarante pieds de haut dans la partie la moins élevée. Il s'agissait d'avoir une échelle de cordes ; Landriani, craignant de compromettre son amie en achetant des cordes dans les environs, part pour Florence ;

quatre jours après il était dans les bras de Clara. Mais par une coïncidence étrange, cette même nuit la malheureuse abbesse Flavia Orsini rendait le dernier soupir; elle dit en mourant au père confesseur : « Je meurs par le poison pour avoir essayé d'empêcher les intrigues de mes religieuses avec des hommes du dehors. Peut-être cette nuit même la clôture a-t-elle été violée. »

Frappé de cette confidence, à peine l'abbesse est-elle morte, que le confesseur fait exécuter la règle dans toute son exactitude. Toutes les cloches du couvent annoncent l'événement qui vient d'avoir lieu. Les paysans du bourg se lèvent à la hâte et se réunissent devant la porte du couvent, Rodéric s'était échappé aux premiers coups de cloche.

Mais on voit sortir le vetturino Silva, qui est arrêté. On savait que cet homme avait vendu une croix de diamants; il avoua qu'il la tenait de Martina, qui dit à son tour que Lucrèce avait eu la générosité de lui en faire cadeau. Accusée d'avoir commis un sacrilège en ouvrant la porte du couvent, Martina crut se sauver en compromettant le neveu du père confesseur; elle dit que la sœur Visconti ouvrait cette porte à son amant Rodéric Landriani. Le confesseur, assisté de trois prêtres que l'archevêque de R*** lui avait envoyés, interrogea Clara; il déclara, en sortant du couvent, que le lendemain elle serait confrontée à Martina. Il paraît que, la nuit suivante, Rodéric pénétra jusqu'à la cellule qui servait de prison à son amie et lui parla à travers la porte. Le lendemain matin Lucrèce Frangimani, qui jusqu'ici n'était nullement compromise, mais qui redoutait la confrontation de Martina avec Clara, fit probablement jeter du poison dans le chocolat qu'on leur porta à toutes les deux. Vers les sept heures, quand les délégués de l'archevêque arrivèrent pour continuer la procédure, on leur apprit que Clara Visconti et la sœur converse Martina n'existaient

plus. Rodéric se conduisit d'une manière héroïque, mais personne ne fut puni, et l'affaire a été étouffée. Malheur à qui en parlerait!

30 mai 1828. — Ce matin, le ciel chargé de nuages nous permettait de courir les rues de Rome sans être exposés à un soleil brûlant et dangereux. Nos compagnes de voyage ont voulu revoir le Forum, sans projet ni science, et uniquement en suivant l'impulsion du moment.

Nous avons débuté par descendre dans le trou profond du milieu duquel s'élève la colonne de Phocas. Nous avons remarqué les fragments de colonnes renversées que l'on a laissées couchées sur l'ancien pavé du Forum, à quinze ou dix-huit pieds de profondeur, car en ce lieu telle est l'épaisseur de la couche de terre. Que de colonnes et peut-être de statues n'eût pas trouvées le Russe généreux qui voulait déterrer le Forum! Au lieu de se piquer contre les courtisans de Léon XII, qui le forcèrent à quitter Rome, il aurait dû les acheter. Aujourd'hui, quelle différence pour sa mémoire! A l'aide d'un peu d'adresse et de deux cent mille francs, le nom de Demidoff aurait pénétré en Amérique et dans l'Inde, à la suite des noms de Napoléon, de Rossini et de lord Byron.

Je crois que c'est à cause de l'air de propreté de la jolie ruine appelée le Forum Palladium, que dès le premier jour elle a séduit nos compagnes de voyage. Ce Forum, commencé par Domitien, achevé et dédié par Nerva, était une grande salle carrée; le long des murs de chaque côté étaient placées seize colonnes cannelées d'ordre corinthien : à en juger par les deux qui nous restent, elles avaient neuf pieds et demi de circonférence et vingt-neuf pieds de haut. L'entablement qu'elles soutenaient présentait des ornements d'un beau travail; les petites figures sculptées en bas-relief sur la frise sont admirables.

Tout ce forum est recouvert de douze ou quinze pieds de terre. Sur les fonds de sa liste civile pour 1814, l'empereur Napoléon avait ordonné qu'on exécutât ici un travail analogue à celui de la basilique de Trajan.

On voit, au-dessus du sol, la partie supérieure du mur de l'angle oriental du Forum Palladium, les extrémités de deux colonnes corinthiennes cannelées, l'entablement, la frise, et au-dessus la figure de Pallas debout : tout cela est on ne peut pas plus joli. Les extrémités de la grande salle que j'ai appelée carrée étaient formées par des murs légèrement circulaires. Tous ces détails sont niés par des antiquaires qui donnent d'autres explications.

Ces trois magnifiques colonnes de marbre blanc que vous apercevez à gauche, en allant vers le mont Quirinal, appartenaient au Forum Transitorium, ou à un temple de Pallas, ou à un temple de Nerva. Le lieu où nous sommes était peut-être le plus fréquenté de l'ancienne Rome. Tout y était magnifique et monumental.

C'était le chemin naturel par lequel la partie basse de Rome, située du côté de Velabro, la rue Suburra, placée entre le Colysée et Saint-Jean-de-Latran et l'une des plus populeuses, et enfin le Forum, communiquaient avec la partie élevée de la ville, située sur les monts Quirinal, Viminal et Esquilin. (Il faudrait que le lecteur voulût bien vérifier ceci sur une carte.) La hauteur qui était couronnée par les thermes de Titus faisait obstacle à ce que les habitants de la rue Suburra se rendissent au mont Esquilin en suivant la ligne la plus droite.

Le forum dédié par Nerva prit le nom de *transitorium* à cause de la position que nous venons d'indiquer, ou bien ce nom lui vint de l'arc de Pantani, qui fut une porte de Rome au temps de Numa. C'est dans ce lieu qu'Alexandre Sévère fit étouffer avec de la fumée de paille brûlée un de ses courti-

sans, nommé Turinus, qui vendait aux particuliers les grâces qu'il promettait d'obtenir de l'empereur : « Que le vendeur de fumée soit puni par la fumée ! » dit Sévère.

Ce forum était appuyé à un grand mur qui nous semble l'une des choses les plus étonnantes de Rome ; il est construit de blocs de pépérin rassemblés sans mortier avec des crampons d'un bois fort dur. Je n'ai rien trouvé de satisfaisant sur ce mur ; mais je ne puis affirmer au lecteur avoir compulsé la masse énorme des trois ou quatre cents bouquins, la plupart in-folio, relatifs aux monuments de Rome. Ce qu'il y a de pis, c'est que, faute de logique dans la tête des auteurs, ils sont écrits d'un style entortillé et obscur.

La construction de ce mur, l'impression de grandeur sévère qu'il laisse dans l'âme du spectateur, et sa direction, qui ne s'accorde point avec les bâtiments situés au couchant, font supposer qu'il est antérieur de plusieurs siècles à Nerva.

Le temple que Trajan fit élever en l'honneur de Nerva passait pour l'un des plus beaux édifices de l'ancienne Rome. Par sa grandeur, il se rapprochait de nos églises modernes ; toute l'antiquité a loué son architecture comme excellente, enfin Trajan y avait fait réunir les ornements les plus riches.

D'un aussi grand monument il ne paraît aujourd'hui au-dessus du sol que trois magnifiques colonnes de marbre blanc, qui ont cinquante et un pieds de hauteur et seize et demi de circonférence. Elles sont cannelées et d'ordre corinthien. Il reste un fragment du mur de la Cella (ou sanctuaire), qui, avec les trois colonnes et un pilastre, supporte l'architrave. Pendant le moyen âge on a bâti sur cet architrave un clocher carré en briques, fort élevé et fort pesant, qui finira par faire écrouler ce qui nous reste du temple de Nerva. C'est contre ce clocher que sont dirigés les vœux de tous les antiquaires de Rome. Je ne doute pas qu'il n'ait donné des idées libérales à plusieurs

de ces messieurs. Tous désirent qu'il soit démoli, mais il appartient à l'église de l'Annonciation. Quand aurons-nous un pape assez philosophe pour permettre qu'un édifice consacré au culte soit démoli, et cela pour augmenter le plaisir profane des *dilettanti*?

L'architrave et le plafond du portique, pour lequel nous tremblons, présentent les plus beaux ornements. Palladio a donné un plan de ce temple de Nerva. On peut en conclure que la façade était tournée vers la Voie Sacrée et le Forum. Ce temple était environné de colonnes d'une grande hauteur et d'une beauté parfaite. Le portique formant la façade était composé de deux rangs de huit colonnes chacun. Les deux parties latérales du portique, le long des grands côtés du monument, avaient neuf colonnes, en comptant celles de l'angle.

Nous arrivons au grand péché de Paul V Borghèse. Par les ordres de ce pape, qui a fini Saint-Pierre, on enleva ce qui restait du temple de Pallas élevé par l'empereur Nerva. Cette ruine magnifique se composait de sept grandes colonnes cannelées de marbre blanc, et d'ordre corinthien. Elles soutenaient un riche entablement et un fronton. Hier soir, chez madame de D***, nous avons vu plusieurs gravures représentant ce monument tel qu'il était avant Paul V. Ce pape le fit démolir parce qu'il avait besoin des marbres pour sa fontaine Pauline sur le mont Janicule. L'utilité du livre que vous lisez, si tant est qu'il en ait, est peut-être d'empêcher à l'avenir de tels attentats. Avant la fin de la promenade d'aujourd'hui, vous verrez ce que l'on a osé faire en 1823.

Ce n'est que par un appel à l'opinion de l'Europe que l'on peut mettre un frein à la sottise opiniâtre et hardie de certains hommes que je devrais nommer, et qui feraient démolir le Colysée pour arriver au chapeau un an plus tôt.

Il y a quelques jours qu'un Anglais est arrivé à Rome avec

ses chevaux, qui l'ont porté d'Angleterre ici. Il n'a pas voulu de cicerone, et, malgré les efforts de la sentinelle, il est entré à cheval dans le Colysée. Il y a vu une centaine de maçons et de galériens qui travaillent toujours à consolider quelque pan de mur ébranlé par les pluies. L'Anglais les a regardés faire, puis nous a dit le soir : « Par Dieu ! le Colysée est ce que j'ai vu de mieux à Rome. Cet édifice me plaît ; il sera magnifique quand ils l'auront fini. » Il a cru que ces cent hommes bâtissaient le Colysée.

Avant de retourner vers le Forum, nous sommes entrés dans la tour de Conti, élevée au commencement du treizième siècle par Innocent III, de la maison Conti, sur les ruines du temple de la Terre, si célébré par les auteurs anciens.

ARC DE TITUS.

Ce petit arc de triomphe si joli fut élevé en l'honneur de Titus, fils de l'empereur Vespasien ; on voulut immortaliser la conquête de Jérusalem ; il n'a qu'une arcade. Après l'arc de triomphe de Drusus près la porte Saint-Sébastien, celui-ci est le plus ancien de ceux que l'on voit à Rome ; il fut le plus élégant jusqu'à l'époque fatale où il a été refait par M. Valadier.

Cet homme est architecte et Romain de naissance malgré son nom français. Au lieu de soutenir l'arc de Titus, qui menaçait ruine, par des *armatures* de fer, ou par un arc-boutant en briques, tout à fait distinct du monument lui-même, ce malheureux l'a refait. Il a osé tailler des blocs de travertin d'après la forme des pierres antiques, et les substituer à celles-ci, qui ont été emportées je ne sais où. Il ne nous reste donc qu'une copie de l'arc de Titus.

Il est vrai que cette copie est placée au lieu même où était